

L'Abcille.

11eme Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

11eme Année.

VOL. XI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 21 MARS, 1878.

No. 21.

Le Panache blanc.

D'où vient en Mastal, ce prestige durable
Et pour lui dans les cœurs ce penchant admirable,
Disait un voyageur aride de savoir ?—
Cherchez bien, lui dit-on :—Autant que je puis voir,
L'éloquence est la clef de ce grand phénomène.—
—Oh ! certes Mastal de la parole humaine
Possède les secrets. Mais cherchez mieux encor.—
—La grâce et la noblesse ?—C'est bien un vrai décor
Dieu du sanctuaire et glorieux pour Rome.
Mais regardez ailleurs.—Les épreuves à l'honneur
Peuvent, je l'oubliais, donner un grand renou.
Gaëte et Mentana, les vols et le canon
Enlèvent, n'est-ce pas, à l'attrait son mystère.—
—J'estime une douleur aussi juste qu'amère :
Pour nous c'est un honneur. Mais voyez bien : qui sait ?—
—Je pourrais en trente ans citer plus d'un haut fait,
Des dogmes proclamés, des leçons grandioses,
La défense des droits et des plus saintes choses,
Plus d'une fête auguste ; on peut moins désirer
Pour réveiller un siècle et le faire admirer.
Y suis-je enfin ?—Mais non. C'est peut-être indécible,
Et peut-être à notre œil est-ce à peine accessible.
Mais à peu près voici tel quel mon sentiment
Que je soumetts du reste à votre jugement.
De même qu'autrefois le vainqueur de la Ligue
Par son panache blanc, soulageait la fatigue
Et guidait ses guerriers au chemin de l'honneur,
En nos jours nébuleux, Pierre à son Successeur
Jésus à son Légat, l'Esprit à son organe
Donnèrent un éclat surhumain, diaphane,
Et l'Eglise a porté panache scintillant.
Vertus et qualités par un concours brillant
Ont fait de Mastal la nuée éclatante,
Et dans le grand combat la Bannière vivante.

A. P.

Incendie du Séminaire

25 mars 1865.

Lorsqu'on se rend du Séminaire à l'Université, il faut parcourir un long corridor joignant ces deux édifices l'un avec l'autre. Un instant d'observation fait voir que cette espèce de tunnel est divisée par une porte en deux parties bien distinctes. La première, qui touche à l'Université, est une simple charpente, percée de rares ouvertures ; l'autre attenante au Séminaire, plus régulière et plus basse, est limitée de chaque côté par deux murs assez épais, et est éclairée par de nombreuses fenêtres pratiquées uniquement du côté du jardin. Au premier abord l'étranger ne saurait se rendre compte de cette irrégularité ; il se demande pourquoi tant de peines ont été prises dans la construction de cette dernière partie du passage, pourquoi ces gros murs, ces fenêtres si nombreuses, pourquoi cette porte qui vient couper en deux cette curieuse construction. Si ces murs pouvaient parler, ils lui répondraient qu'on ne les construisit pas pour servir uniquement de passage ;

ils lui diraient que jadis ils constituaient une partie de l'étage inférieur d'une aile complète du Séminaire, construite en 1824 au temps de M. J. Demers ; mais qu'un jour, il y a de cela treize ans, le feu vint tout détruire, et qu'ils ont été laissés là debout, seuls témoins échappés à la destruction.

C'est cet incendie que nous allons essayer de faire connaître aux lecteurs de *l'Abcille*.

Déjà à deux reprises différentes, le Séminaire avait été la proie des flammes. Le 15 novembre 1701 l'incendie détruisait une première fois l'œuvre de Mgr de Laval, et quatre ans plus tard le 1er octobre 1705 le même fléau réduisait en cendres ce qu'on venait à peine de reconstruire. Depuis cette époque, un siècle et demi s'écoula sans qu'on eût à déplorer le même malheur. Enfin, dans la nuit du 24 au 25 mars 1865, une grande partie de la maison disparaissait encore, dévorée par l'élément destructeur.

Voici en peu de mots quelle était la disposition de l'aile qui fut alors détruite. Elle courait au nord-est, à angle droit avec la partie la plus ancienne de la maison, bâtie par Mgr de Laval lui-même.

Le bas formait une immense cave aux légères, avec soupiraux donnant sur le pensionnat de l'Université. Au-dessus, dans l'extrémité nord-est se trouvait une porte ouvrant sur le jardin ; c'est celle qui sépare en deux le corridor dont nous parlions plus haut. Tout près était la chambre dite des fermiers, puis le réfectoire des domestiques, leur dortoir et enfin un endroit libre avec porte de sortie.

Au second étage, en commençant toujours par l'extrémité voisine de l'Université, se trouvaient la seconde et l'ancienne classe de mathématiques, qui touchaient au réfectoire des élèves. Ce dernier appartement occupait le reste de l'étage, à l'exception d'un espace assez étroit, appelé petite cuisine, et placé entre le réfectoire et la cuisine proprement dite. Le réfectoire occupait toute la largeur de l'aile, tandis qu'à l'étage inférieur un immense corridor longeait le mur qui donne sur le jardin, c'est ce corridor qui existe encore maintenant.

Au troisième étage était la classe de troisième, (l'ancienne classe de physi-

que,) une salle d'armes renfermant bon nombre de carabines mises à l'usage des élèves par le gouvernement militaire ; puis un petit dortoir pour les servants de messe ; les chambres de MM. les abbés Cyrille Legaré et Chs. H. Laverdière ; la lingerie du Séminaire et enfin l'infirmerie des prêtres. Un magnifique corridor, commençant là où se trouve la porte du réfectoire actuel et se continuant d'un bout à l'autre de cet étage, avait vue sur le jardin. C'était par là qu'on se rendait au réfectoire.

Le quatrième étage était occupé par le Grand-Séminaire. On y voyait à part la chambre du Directeur placée à l'extrémité nord-est, dix-neuf chambres réservées aux séminaristes et distribuées de chaque côté d'un large corridor, appelé Washington. Ce corridor se terminait à la salle des exercices, située à la place occupée maintenant par les chambres des abbés C. Laflamme et C. Gagnon.

Enfin un grand dortoir, pouvant contenir au-delà de soixante-dix élèves occupait les mansardes. C'était le *grand dortoir*, une chambre de surveillance se voyait à chaque bout. On y arrivait par un large escalier placé à l'extrémité de la maison et dont les diverses parties se continuaient en se superposant depuis la cave jusqu'au dortoir. Il y avait de plus un escalier étroit, tortueux placé à l'autre bout du dortoir et venant déboucher près de la salle d'exercices des séminaristes. Ce fut par là que se sauvèrent les élèves lors de l'incendie. Sans cette issue un bon nombre auraient sans doute péri dans les flammes.

Nous laisserons maintenant la parole à un témoin oculaire, je devrais presque dire à une victime de l'incendie. Nous citerons quelques passages d'une lettre qu'il écrivait à un ami quelques jours seulement après l'accident, alors que les émotions étaient encore très-vives.

Après avoir décrit la tranquillité des premières heures de sommeil, voici comment il raconte la scène émouvante du réveil.

".....Tout-à-coup un bruit étrange se fait entendre, semblable à celui d'un tremblement de terre ; le murmure augmente ; on entend des pas qui se précipitent, les portes qui s'ouvrent et se ferment avec fracas ; des cris d'abord contenus éclatent de toutes parts. Une